

A cheval sur les mots

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 24

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223975>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Yeux, repris-je. Ainsi, ce n'est pas chez l'oculiste que vous vous rendez; c'est plutôt au pédicure que vous en voulez.

La brave femme me regarda avec des yeux tout ronds, comme pour me dire qu'elle n'y comprenait rien. Je répétei ma dernière phrase lentement, sans arrière-pensée, en scandant le plus possible les syllabes des mots « oculiste » et « pédicure » que je pensais être restés incompris. En entendant cela, ma partenaire ouvrit encore des yeux plus grands, puis, me voyant sourire, elle prit son panier couvert, son parapluie et quitta promptement sa place en me disant d'un ton plein de mépris :

— Vous êtes un cochon, monsieur !

Ce fut mon tour à rester abasourdi. Il me fallut une grande minute pour comprendre que mon interlocutrice s'était complètement méprise sur le sens de certaines syllabes des deux mots « oculiste » et « pédicure » qu'elle n'avait jamais entendus. Dans le compartiment, à part les deux acteurs, tout le monde riait. Quoique fâché d'être la cause d'un tel quiproquo, il ne me resta plus qu'à rire aussi. Et comme nous arrivions à Pas-les-Yeux, je soulevai mon chapeau et je dis à ma bonne vieille en guise d'excuse et d'adieu :

— Tout mon respect, madame !

Elle s'en alla sans se retourner, absolument indignée d'avoir rencontré un pareil malotru. »

Mon ami Théo, tout en riant encore de ce jeu de mots qui s'était retourné contre lui, ajouta :

— N'importe, des Vaudoises pareilles, aussi crânes et qui n'entendent pas les plaisanteries qu'elles croient scabreuses, il n'y en a pas dans tous les cantons ! Encore une fois respect pour elles !
Aimé du Creux blanc.



LA MÈRE

Roman inédit.

23

A cet exorde, Pierre Dubois fronça le sourcil. Que venait faire ici la vieille aventure ? Que lui voulait-on ? Nettement, il sentit une menace sous les paroles de son fils. Et c'est d'une voix sèche avec une attitude très distante, un geste presque hautain qu'il répondit :

— Je sais tout cela.

Paul, cependant, ne voulut pas remarquer cette intention de rompre les chiens et continua son récit.

— Le surlendemain, grand-père m'amena à la campagne, et c'est vous qui êtes venu m'y prendre pour me conduire ici. C'est bien exact, n'est-ce pas ?

— Continue !

— On me vêtit de noir et j'appris, alors, que ma mère était morte.

— Tu te complais aux histoires macabres...

— Je n'en sus pas davantage. De détails, aucun ; de souvenirs, jamais.

— Tu étais trop jeune, tu as oublié.

— J'avais huit ans. Mon chagrin fut profond, mais, comme vous le dites, à cet âge on oublie ; je fis comme chacun.

— C'est clair.

— En grandissant, néanmoins, la pensée de ces journées me revint ; elle me tracassa. J'aurais voulu savoir, j'aurais pris plaisir à entendre parler de ma mère, à voir son portrait, à toucher les petites choses qui lui avaient appartenu, les bibelots, que sais-je ? A revivre un peu le passé, car elle m'aimait cette morte, elle me choyait, elle me caressait... et je l'aimais aussi.

Peu à peu, la voix de Paul s'était voilée. Une émotion vibra entre les mots. Assurément, il faisait un effort pour se contenir, mais cet effort se lasserait avant la fin du récit. Déjà, les dernières phrases, plus sourdes, plus étranglées, avaient comme une vibration de sanglots.

Pierre Dubois, impatienté, se leva et vint s'accouder à la cheminée de marbre. En mar-

chant, il agitait les bras et haussait les épaules.

— Ma parole, si je comprends quelque chose à cette histoire... fit-il sur un ton de colère.

Mais Paul, très ému maintenant, ne se troublait pas.

— Elle m'aimait cette morte, et de cela, croyez-le, j'ai le souvenir très net. Alors, j'interrogeai marraine, j'interrogeai son mari ; on me répondit à peine. Rien ne rappelait ma mère, ni les paroles, ni les choses. Je cherchai longtemps, longtemps... Mais en pure perte, aucun résultat, rien, et de guerre lasse... je me suis tu. Ma mère était de celles dont on ne parle pas.

— Mais ton voyage, ta fugue ? Viens au fait. A quoi bon ressasser ces vieilleries ?

— Patience ; j'arrive à ce que vous voulez bien appeler ma soeur... triste fugue, d'ailleurs. J'y arrive. L'autre soir, pendant le bal de mes fiançailles, le hasard m'a fait surprendre la conversation d'un de vos invités personnels, M. Chevaudier fils...

— Adolphe ?

— Adolphe Chevaudier, oui mon père. Or, comme ce monsieur se permettait au sujet de ma mère, des propos insultants, je suis intervenu.

— Et alors ?

— Rendez-vous à Paris.

— Duel... où tu fus blessé. C'est cela ?

— Oh ! n'en parlons pas. Je crois que mon adversaire, comprenant mon chagrin, me ménagea. Je le regrette... j'espérais mieux.

— Et c'est tout ?

— Après l'affaire, M. Chevaudier m'a remis des pièces.

— Comment : des pièces ? Quelles pièces ?

Paul prit dans sa serviette un paquet de journaux et les tendit à son père.

— Voici. Lisez.

Légèrement pâle, devinant, sans doute, le contenu de ces imprimés, Pierre Dubois fit, alors même, bonne contenance. Il sourit, persifflant.

— Le système des petits papiers Porchard fils. C'est contagieux.

Puis, ayant déplié une de ces feuilles, il lut les titres en manchette : *Crime passionnel*. — *Un mari qui se venge*. — *Tue-la*. — *Scandale parisien*. — *Acquittement*.

Dédaigneux, mais les lèvres blanches et serrées, il jeta ces journaux sur le tapis et croisa les bras, prêt à tenir tête, prêt à expliquer, beau joueur. Certes, il n'avait pas recherché une telle rencontre. Au contraire, il l'avait toujours soigneusement évitée, mais puisque l'inévitable et mystérieuse évolution des choses le contraignait à parler, il parlerait. En somme, l'affaire serait ainsi réglée, tant mieux.

— Eh bien ? demandait Paul.

Violemment, Pierre Dubois releva la tête.

— Eh bien, quoi ? répéta-t-il ? Que veux-tu savoir ? Tu as lu. C'est vrai. J'ai tiré deux balles de mon revolver. Ta mère est morte. Un lâche s'est enfui. Et c'est tout. A quoi bon tant de discours ? Elle m'avait trompé, j'ai fait justice. C'était mon droit.

A cette affirmation hautaine, Paul s'indigna.

— Ah ! non ! dites : le droit du plus fort ; simplement.

— C'était mon droit ; le droit de punir.

— Le droit de punir ? A qui appartient ce droit terrible ? Où est-il celui qui jette la première pierre ? Montrez-le ! Nommez-le ! Est-ce vous ? Est-ce moi ? Est-ce l'homme qui passe ? Est-ce le juge vêtu de noir ou le mendiant couvert de guenilles ? Qui est-ce ? Qui est-ce ?

— En ce jour, ce fut moi. Ma vie était sans tache, la vie d'un bon mari. J'ai jugé ; j'ai puni. Les hommes, d'ailleurs, m'ont approuvé, la loi m'excusait.

— Eh ! les hommes ! qu'importe ce qu'ont dit ces hommes ? Qu'importe les lois qui exécutent ? Devant la mauvaise œuvre accomplie, qu'importe leur avis ?

— Cet avis, c'est celui du nombre, c'est celui de la société.

— C'est elle qui reconnaît votre droit et le sanctionne. L'honneur est sauf, la société est satisfaite, et les pharisiens sont rassurés. C'est fort

bien. Mais, moi, dans tout cela que suis-je ?

— Toi ? demanda Pierre Dubois surpris par cette question inattendue. Toi ?

— Oui, moi, l'enfant : pour quoi me comptent-on ? Zéro, n'est-ce pas ? Un gosse devenu gênant, que l'on fiche en pension quelque part, que l'on expédie comme un colis. Bon voyage.

— Mais enfin...

— Et que l'on tient au secret dans la crainte qu'il apprenne la... vérité.

Pierre Dubois eût un haut-le-corps.

— La crainte ? Qu'avais-je à craindre ?

— Vous vous sentiez coupable, malgré votre droit, puisque vous aviez interdit à tous de me dire ces choses.

— Je comptais te les dire plus tard...

— ...ou jamais. Plutôt jamais. Votre quiétude en eût été plus complète.

Pour ne point prolonger une discussion sans but, Pierre Dubois acquiesça.

— J'ai jugé bon de me taire. Soit. Cela me regarde. Mais qu'as-tu à me reprocher ? J'ai fait pour toi...

— Tout ce que vous pouviez faire, interrompit Paul, achevant la phrase. Oui, vous avez fait tout cela ; mais vous n'avez fait que cela, car ce que ma mère eût fait, vous ne pouviez le faire. Et c'est ce qui m'a manqué. Et de ce manque, j'ai trop souffert.

Comme si, brusquement, le tableau des douleurs subies lui était apparu, en une violente synthèse, Paul eut un geste de lassitude. Sa colère parut tomber. Il s'assit et pressa son front dans ses mains pour en chasser l'affluence des souvenirs. Pierre, debout, à quelques pas, les bras croisés, un peu surpris, écoutait la plainte de son enfant, qui, maintenant, sans colère aucune, et d'une voix sourde, presque monotone, disait les souffrances de sa vie.

Puisque vous m'aviez donné de vivre, vous n'aviez pas le droit de me priver du plus grand bien qui soit au monde : une mère. Marraine, certainement, fut toujours excellente, mais, malgré tout, elle n'était pas ma mère. Je n'ai jamais pu l'appeler maman. Il me semblait que c'eût été un vol au préjudice de la morte. Que voulez-vous ? Je ne suis pas un lutteur, moi, je ne suis pas un fort. Je n'écrase pas en criant gare. Je suis un naïf, moi. Je crois à l'amour, je crois à la famille, je crois au bonheur. Je crois à toutes choses du vieux temps. Des balivernes ? c'est possible. Je n'en sais rien. D'autres les rejettent, moi je les garde. Et lorsque je voyais les tout petits se câliner aux genoux des mères, lorsque je les entendais conter à celles-ci leurs joies ou leurs chagrins, croyez-vous que je ne souffrais pas ?

Il s'interrompit, regardant au loin, revoyant sans doute quelque scène plus amère, dont le souvenir n'avait pu s'effacer, quel'un de ces petits drames enfantins qui marquent d'une pierre noire les débuts de la route.

(A suivre).

Prosper Meunier.

A cheval sur les mots. — J'espère, colonel, qu'à notre prochaine fête nous aurons le plaisir de votre compagnie ?

— Madame, je commande un régiment et non une compagnie !

Bourg-Cinéma-Sonore. — Au Bourg, reprise du premier film parlant français Paramount : **Un trou dans le mur.** La charmante comédie d'Yves Mirando s'est admirablement prêtée à la transposition à l'écran Fine, légère, spirituelle, d'une gaieté bien française, elle est remarquablement interprétée. « Le Journal » a écrit à ce sujet : « Avec quel grâce et quel talent la remarquable artiste qu'est Dolly Davis interprète le rôle de Lucie ; elle est gaie, sentimentale et très photogénique. Son partenaire, Jean Murat, fin et séduisant, possède, lui aussi, une voix qui se prête merveilleusement à la reproduction. » Marguerite Moreno est une Artémise follement divertissante. « Un Trou dans le Mur » possède tous les éléments d'un succès très net. Au programme, des attractions, un dessin animé et les actualités parlantes Fox Movietone.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron